

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LE CHARIVARI.

PAR NAPOLEON LEGENDRE.

Pour l'Album de La Minerve.—Suite.

Le même soir, il faisait demander l'institutrice qui tomba de suite d'accord sur les conditions de l'engagement, et se mit immédiatement en besogne. Tous les soirs, de six à sept heures, elle allait entrer les comptes et faire la correspondance de la journée.

La chose parut fort naturelle et n'excita pas autrement l'attention, d'autant plus que Louis Doff n'avait pas encore paru au magasin et se tenait ou devait se tenir dans l'arrière boutique.

Il y avait quinze jours que cela durait, lorsque commencèrent à circuler les murmures dont nous avons parlé tout à l'heure. Et voici ce qui leur donna lieu.

Un soir, la Griffonne avait travaillé plus tard que de coutume. La journée avait produit de nombreuses ventes : c'était d'ailleurs, l'époque des rentrées de certains paiements auxquels le maire donnait une attention particulière. Vers huit heures, les volets de la boutique furent mis et la maîtresse d'école n'avait pas encore terminé son ouvrage.

Louis Doff vint à elle.

—Il y a encore beaucoup à faire, dit-il, et je tiendrais beaucoup à ce que tout fût fini ce soir. Pourriez-vous me donner encore une heure ?

Cette requête avait été faite d'un ton poli qui cadrait peu avec les accents ordinairement brusques et impératifs de l'honorable magistrat.

—Vous me rendriez un véritable service, poursuivit-il.

La soirée était belle, et, dans le mois d'août, le jour se prolonge assez tard. La maîtresse d'école

n'avait, d'ailleurs, aucun motif pour refuser ; le lendemain était un samedi et elle n'avait pas sa classe à préparer.

Elle accepta donc, et ils travaillèrent longtemps sans regarder à l'heure, et sans presque s'apercevoir que la lumière de la lampe avait fait place à celle du jour.

Quand la tâche fut achevée, il était dix heures et demie.

Le maire en fut tout étonné ; le temps lui avait paru véritablement court.

La maîtresse d'école se leva pour partir.

—Vous ne pouvez pas vous en aller seule, dit-il ; il est trop tard, je vais vous reconduire.

La Griffonne eut beau se défendre, Louis Doff avait sa tête, il fallut céder.

Il prit sa canne et son chapeau et offrit son bras à la maîtresse d'école. Elle l'accepta, dans la crainte de le blesser, par un refus.

La distance n'était pas longue, environ quinze arpents, que le couple fit sans prononcer une parole.

Après avoir laissé la jeune fille à sa porte, le maire s'en revint chez lui et se coucha tranquillement sans se douter de l'orage qui se formait contre son repos.

En effet, Pierre Cliche, qui s'était attardé dans une buvette et qui s'en revenait chez lui légèrement allumé, avait croisé le couple à mi-chemin. Peut-être n'aurait-il pas fait attention à la chose, sans une circonstance qui le détermina à en parler.

Il était près de onze heures lorsqu'il rentra chez

lui. Sa femme l'attendait depuis longtemps avec un chapelet de reproches grossi par le désappointement qu'elle avait éprouvé en étant obligée de garder la maison, au lieu d'aller cancaner avec ses voisines, comme c'était sa louable habitude de tous les soirs.

L'homme, en entrant, se dirigeait en tapinois et la tête basse, vers son lit, lorsque sa femme, émergeant d'un angle de la cuisine, l'arrêta au passage, et lui mettant le poing sous le nez :

—D'où viens-tu, exécrable ivrogne ? lui siffa-t-elle dans les oreilles ; est-ce une heure respectable pour un père de famille, pendant que son esclave de femme l'attend dans les larmes ?—dans les larmes était vraiment une figure de rhétorique.—Ah ! si j'avais écouté ma défunte mère qui me conseillait de prendre le petit Pite Ledoux, au lieu d'un gibier comme toi ; lui qui rend sa femme si heureuse, qu'il berce les enfants et qu'elle sort tous les soirs ! Espèce de monstre sans cœur, qui n'es pas capable de me donner une seule robe en *lustre* et qui vas chopiner avec les galopins sans famille ! nation de buvassiers ! Voyons, parleras-tu ? Et la tendre épouse, saisissant au collet le chef de la communauté, se mit à le secouer de toutes les forces de son poignet d'amazone.

Prends d..... donc q... garde, charmante, tu v... vas déc.....coudre le bouton ! de ma chemise n... neuve !

—C'est moi qui vas t'en donner des chemises neuves, ivrogne de malpropre ! Et ça vous a encore le cœur de répliquer. Non ! Jamais, au grand jamais !... Et un accroc sur la manche ! Tu t'es battu et tu t'es fait battre encore ? Dis, voyons, dis ! Mais parle donc !

Le pauvre homme vit que la chose se gâtait et qu'il fallait à tout prix détourner le cours de cet orage domestique, une idée lui vint :

—Dis donc r..... rien, ch.....harmante, si tu ve.....eux, j'ai une grrrande nouvelle qu'y a rien que toi qui la sa.....auras.

Le pendarde connaissait bien le faible de Charmante. A ces paroles elle se tut et lâcha le col de la chemise.

—Voyons, tes nouvelles ; encore des cancans d'ivrognes ?

—Non.... le maire... je l'ai vu.....

—Eh ! bien, qu'est ce que ça me fait, le maire ? Est-ce que je m'occupe du maire ?... Dis-vite, voyons ?

—Bras dessus, bras des.....sous, avec la maîtresse d'école !

—Hein ! qu'est que tu dis là ? allons, tu radotes ?

—Vrai, Cha.....harmante, tout à l'heure, je les ai ren.....contrés, là.

—Ah ! Seigneur Jésus ; un homme que sa femme est morte rien que depuis deux mois ! Et puis cette grande bonne à rien que j'avais toujours dit que ça finirait mal ! Ça ne se passera pas comme ça : Faut pas médire de son prochain, mais ça se saura ! ah, la grande friponne !.....

Charmante, une fois partie sur cette corde, ne devait pas s'arrêter de longtemps. Elle avait complètement oublié son mari qui en profita pour se fourrer au lit. Il ronflait déjà comme un tuyau d'orgue quand Charmante, après avoir fait sa prière, non sans quelques distractions, se coucha et s'en-

dormit à son tour, en se promettant bien de ne pas laisser refroidir la chose le lendemain.

Et voilà comment le maire de B*** se trouva, sans s'en douter, gravement compromis.

Car, le lendemain, Charmante n'eut rien de plus pressé que d'aller trouver sa plus proche voisine.

—Vous ne savez pas, lui dit-elle tout essouffée.

—Mon Dieu, non. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

—Ah ! donc ! c'est un grand secret ; je ne voudrais pas que ça allât plus loin ; faut pas médire de son prochain, voyez-vous. Et puis ! n'y a que deux mois que notre maire a perdu sa défunte qu'était mon intime, celle-là, c'est la pure vérité !

—Bon ! Est-ce que la défunte aurait été enterrée vivante ? Jésus-Marie ! Ces choses-là se sont vues. Mon Dieu ! je crois que je vais me trouver mal !

—Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela : je vais vous conter la chose ; mais pour le sûr, vous n'en parlerez pas ? Je ne me pardonnerais jamais.....

—Ah : par exemple ! c'est pas moi qu'on prendra jamais à répéter.....Dites toujours.

—Pour lors, mon homme avait pris une larme, mais il était moins soulé que le Petit Pite Ledoux, l'autre soir ; pas ma'me Frimas ?

—C'est sa façon.

—Or donc, il s'en revenait tranquillement chez nous. Il était onze heures : il y en a qui arrivent passé minuit, mais c'est pas le mien, par exemple !

En arrivant vers la grand' Croix, qu'est-ce qu'il aperçoit que monsieur le maire et la Griffonne, bras dessus bras dessous, et qui s'en contaient, vrai comme je vous le dis-là !

—M. le maire et la Griffonne ! Ça, c'est pas possible !

—Mon mari voit clair, puisque je vous le dis ; même qu'il a surpris des paroles..... ; mais faut pas toujours médire de son prochain ; je vais mettre les herbes à la soupe ; bonjour ; surtout, pas un mot de ça ; c'est entre nous deux.

Charmante s'esquiva et alla mettre les herbes à la soupe.

Il est probable que ma'me Frimas, commit quelques légères indiscretions, dans la journée, car le soir, la rumeur circulait assez librement dans tout le village, comme nous l'avons vu.

Le dimanche, le maire fit sa première sortie pour aller à la grand'messe.

En passant près des groupes, il entendit bien quelques chuchotements, mais il n'y prit pas garde et alla tout droit à son banc.

La Griffonne, de son côté, se mit à sa place accoutumée, sans remarquer les regards significatifs et les signes de tête qui se dirigeaient de son côté.

Au "gloria", le bedeau lui donna le pain béni en détournant la tête, et à l'offrande, il ne lui présenta pas l'escarcelle. Tout le monde, excepté elle, remarqua ce détail. Le maître-chantre lui-même, eut une distraction, et laissa entonner le cantique par un subalterne.

Décidément, il se passait quelque chose d'étrange.

Après la messe, le maire et la Griffonne retournèrent chez eux, chacun de son côté, mais les groupes se tinrent longtemps à causer sur la place. La voix même du crieur, qui offrait un cochon de lait à l'enchère, ne trouva que des attentions indifférentes, et ses saillies spirituelles passèrent inaperçues. Après

vêpres, la salle des habitants fut le théâtre de nombreuses discussions à voix basse et chacun en sortait d'un air mystérieux.

Le lendemain, le maire fit de courtes apparitions à son magasin ; il trouva bien que les gens le regardaient d'un air singulier ; mais il attribua cela à la considération qu'on dirait avoir pour son profond chagrin.

Le même jour, la Griffonne remarqua une tenue inaccoutumée chez ses élèves ; les plus turbulents d'ordinaire, étaient froids et réservés. Un grand nombre d'ailleurs manquaient à la classe.

Les choses durèrent ainsi pendant quelque temps ; mais comme on était au milieu d'août, les vacances vinrent séparer les élèves et leur maîtresse, sans avoir fourni à celle-ci l'occasion de s'enquérir de ce changement de conduite de la part de ses espiègles sujets. Il est vrai de dire qu'elle n'avait pas attribué à cette circonstance une importance extraordinaire, et qu'elle était encore loin de soupçonner les raisons qui lui valaient, au fond, ces petits désagréments.

Elle continua comme par le passé d'aller faire les écritures du maire dont les manières, toujours froides et réservées n'avaient aucunement changé à son égard.

Les langues continuaient à fonctionner dans l'ombre.

Dans le commencement de septembre, il y eut une assemblée des commissaires d'écoles, convoqués par le secrétaire-trésorier en conformité de la loi.

Il n'y avait dans ce fait, rien que d'ordinaire. L'institutrice, d'ailleurs était certaine d'être rengagée pour l'année suivante ; elle en avait la promesse verbale de tous les commissaires ; elle pouvait même compter sur une augmentation de traitement.

Elle ne fut donc pas surprise lorsqu'elle reçut un avis du secrétaire l'invitant à rencontrer le corps des commissaires « réunis en assemblée suivant les dispositions de la loi, le cinq du mois courant, à onze heures de l'avant-midi, en leur lieu ordinaire de réunion, à savoir, en la salle commune des habitants de la paroisse »

La Griffonne se rendit à l'assemblée sans aucune appréhension ; elle était, au contraire, remplie de confiance. Le secrétaire qui l'avait vu arriver, vint à sa rencontre et la pria d'attendre quelques instants chez le bedeau, « les commissaires ayant à terminer une discussion d'une importance grave. »

Enfin, au bout d'une demi-heure, elle fut introduite en présence de ces messieurs qui oublièrent de lui offrir un siège. Elle n'en tint pas compte, ne s'attendant pas à se trouver au milieu d'une réunion de chanceliers errants. Les cinq commissaires étaient assis autour d'une table dont le président et le secrétaire occupaient chacun une extrémité.

(A CONTINUER.)

LE RECIT D'UN VIEILLARD.

■ (Pour l'Album de la Minerve).—Suite et Fin.

VI.

Après un moment de silence, il reprit : Cette mort si promptement mit le deuil dans la famille et fit un vide immense. Gabrielle nous égayait et amusait ses frères qui l'adoraient. Paul avait alors vingt-deux ans. André en comptait vingt. A peu près de même taille et tous deux assez tapageurs, Paul était plus robuste, André plus adroit, le premier travaillant à la terre, le second nourrissant son esprit et son cœur par l'étude. Paul était fait pour être son cultivateur ; André pour être missionnaire. Gardant nos souvenirs pour la pauvre enfant, nous reportions nos espérances sur nos deux fils, priant chaque jour le ciel de nous les conserver. Dans la famille rétrograde, l'affection se concentrait plus forte, nous aurions été presque heureux.... Mais les décrets de Dieu sont immuables ; nos vœux et nos prières ne les peuvent pas changer.

Le bon curé de V..., qui instruisait André depuis plusieurs années, voyant notre misère, voulut nous secourir. Il nous persuada qu'André devait aller étudier sa philosophie à Montréal, et nous dit de ne pas

nous occuper des dépenses. André, à qui cette idée souriait, partit. Le cercle de famille se rétrécissait toujours. Oh ! que c'est triste de voir les exigences de la vie disperser la famille comme le vent d'automne disperse les feuilles !

Nous n'étions plus que trois au foyer, mais les lettres d'André venaient nous parler de lui. Elles nous rassuraient sur l'avenir, encourageaient son père à ne pas négliger la terre et à remplacer auprès de ses parents le frère absent. C'était une séparation, mais une séparation sans amertume sinon sans regrets, car nous le savions heureux. Le ciel nous donnait un prêtre, donc il jetait un regard de miséricorde sur nous et daignait nous bénir. Bref le bonheur nous revenait. Le travail de Paul nous faisait vivre, les lettres d'André nous faisaient pleurer de joie et la certitude que du moins Gabrielle était heureux, nous encourageait et nous raidissait contre les maux à venir. Le soir réunis tous trois près du foyer nous parlions longtemps de Gabrielle et d'André.

Ma femme et moi nous espérons passer une vieil-

lesse heureuse. La famille étant diminué, nous avions restreint le foyer en condamnant quelques pièces et nous nous étions fait une nouvelle demeure dans la vieille résidence de mon père. Qui nous eut dit que la seule qui demeurait au foyer devait aussi disparaître et que le destin nous frapperait encore!

Qu'avons nous donc fait dans la vie pour mériter tant de malheurs! Pendant que tant de méchants jouissent en paix du prix de leur mauvaise foi pourquoi sentons-nous constamment la douleur briser notre cœur comme le feu brise et tord le fer? Pourtant si je ne fus pas d'une dévotion exemplaire, j'eus la foi, elle n'est jamais sortie de mon cœur. Ma femme n'a rien à se reprocher envers Dieu. Nous avons élevé nos enfants comme, ce me semble, nous devions les élever. Et si c'est à cause des faiblesses que nous avons eues pour eux que Dieu nous châtie en nous les enlevant pourquoi tant d'autres faibles comme nous voient-ils chaque jour la troupe joyeuse de leurs enfants s'asseoir à leur table?... Mais je ne veux pas sonder les desseins de Dieu et je vais continuer mon récit.

VII

« Qui ne se souvient de l'année mil huit cent trente sept? Qui ne se souvient de ce temps de troubles et de luttes? L'effervescence était alors à son comble et Paul nous revenait chaque soir avec mille récits de révoltes, de préparatifs de combats. A vingt-quatre ans l'âme est ardente, l'imagination vive et le cœur chaud. Il maudissait l'anglais, et le souvenir de sa sœur ajoutait encore à sa haine. L'anglais, je ne l'aime jamais, car il porte trop d'ambition et d'égoïsme dans son cœur. Si nous autres canadiens descendants de la France, nous sommes encore un petit peuple, si nos écoles sont prospères, si nos églises sont ouvertes, c'est grâce à notre énergie car l'anglais a tout essayé pour nous perdre. Je ne l'aime pas, quoiqu'il ait réparé ses injustices. Pour faire tomber ma haine qu'il me rende mes enfants. Je ne l'aime pas; je ne l'ai jamais aimé. Mon fils hérita de ma haine; la haine, voyez-vous est dans le sang autant que dans le cœur. Il maudissait l'anglais tout haut, moi je le maudissais tout bas. Nous essayions, Marie et moi, de le calmer et de le ramener à des idées plus pacifiques que de fois nous lui avons dépeint les charmes d'une vie tranquille et la folie d'une lutte inégale! Que de fois nous lui avons fait voir les lourds vaisseaux anglais versant à plein bord sur nos rives des soldats nombreux comme les feuilles de nos forêts! Tout fut inutile. Il avait vingt quatre ans. Je vous l'ai dit, et à son âge j'aurais fait comme lui. Mais nous étions vieux, nous avions besoin d'appui et Paul seul pouvait nous sauver de la misère. S'il partait nous devinions son sort et le nôtre. Alors il nous disait qu'il reviendrait sain et sauf? que si Dieu demandait des victimes pour la sainte cause son choix ne tomberait pas sur lui. Pour comble de malheur un étranger vint frapper à notre porte.

C'était un recruteur. Il parla à Paul de gloire, de vengeance, de liberté et Paul après nous avoir embrassés partit. Il ne voulut pas nous dire adieu, le pauvre enfant car il nous dit qu'il allait revenir.

Nous restions seuls, de trois enfants que nous

avons vu grandir autour de nous, il ne nous en restait pas un au foyer. L'un était au cimetière, le second à la prière, le troisième à l'armée.

Le pauvre enfant ne s'était pas trompé. Quinze jours plus tard il nous revenait, mais ce n'était qu'un cadavre!

Les deux vieillards fondirent en larmes. Inutile d'ajouter si j'étais ému.

Le mari n'en pouvait plus. Sa voix était devenue tremblante. Je vis que la fatigue s'emparait de lui et qu'il serait cruel de mettre ma curiosité au-dessus de l'intérêt que je portais déjà à leurs malheurs.

Je fis un geste comme pour partir.

— Si ce récit vous intéresse me dit le vieillard, écoutez la fin.

— Mais la fatigue vous gagne. Il se fait tard, et malgré le désir que j'ai de tout entendre il me semble que vous avez besoin de repos.

— Le repos! nous dormons pour chasser l'ennui. J'ai eu la force de vous raconter une partie de mes malheurs. J'aurai le courage de vous faire connaître le reste.

Le vent sifflait toujours. Le vieillard prit une bûche et en remplit le poêle qui se remit à gronder comme pour narguer la tempête. Mon automédon dormait toujours.

Ayant repris son siège, le vieillard continua.

VIII.

Le ciel qui nous avait donné trois enfants nous en avait repris deux. Il nous restait André, mais André était loin, et dans ces temps de trouble, les communications n'étaient pas faciles. Depuis assez longtemps, nous ne recevions plus de lettres de lui. Inquiets, nous allions chez le curé qui répondait n'en pas avoir, et nous consolait de son mieux. Il est mort depuis, le digne prêtre, mort à l'âge de soixante-dix ans, après une carrière entièrement employée à faire le bien. Il a passé en consolant les petits chagrins comme les grandes douleurs. Il est là dans notre souvenir parmi ceux qui nous furent chers. Après nos trois enfants, celui que nous avons le plus regretté, c'est le Curé de V.....

Je vous ai dit qu'il nous consolait, il fit plus encore. Voyant que notre demeure nous était à charge par les souvenirs cruels qu'elle nous rappelait, il nous offrit son presbytère. Cette offre était faite de si bon cœur que nous l'acceptâmes, et même nous en revînmes propriétaire en vente.

L'anglais discipliné avait dispersé nos volontaires mal aguerris et mal armés. Le nombre l'avait emporté sur la valeur, et le nom des héros de St. Denis était dans toutes les bouches. On citait les morts, on citait les blessés, on se répétait partout les actes d'héroïsme de ces vaillants soldats d'hier. On parlait surtout d'un jeune ecclésiastique qui avait jeté bas la soutane pour aller combattre dans les rangs du peuple et venger son frère. Ces rumeurs, ces propos recueillis çà et là, le long silence de notre enfant, c'en était assez pour nous faire soupçonner la vérité. Nous comprimes la réserve du curé, nous l'interrogeâmes de nouveau; il hésita. Il n'y avait plus à douter, c'était lui, c'était notre André qui avait laissé là le rôle pacifique qu'il avait rêvé pour revêtir l'armure du soldat et se faire le champion de

nos libertés. Sans doute il n'avait pas voulu nous faire part de son projet, car notre tendresse, nos larmes l'en auraient empêché.

Mais qu'était-il devenu ? Était-il au nombre des morts ou des blessés ! Cette pensée nous épouvantait, nous ôtait l'appétit et le sommeil. Le bon curé voyant le désespoir s'emparer de nous et croyant que l'incertitude où nous étions du sort d'André, était plus funeste que la vérité, on ne nous cacha plus rien. Notre André était plus que blessé, plus que mort, il était prisonnier.

— Prisonnier des Anglais ! cela voulait dire condamné à mort. On parlait déjà de nombreuses victimes. L'échafaud était dressé en permanence à Montréal. André était peut-être sur le point de payer de sa vie son amour pour la patrie.

Oh ! qu'ils étaient braves ces jeunes gens ! qu'ils étaient braves, et combien de leurs chefs se sont conduits en lâches !

IX.

Je n'essayerai pas à vous dépeindre la douleur que nous causa cette nouvelle. Ma bonne Marie, ébranlée par tant de secousses, prit le lit. Sans plus tarder, moi je partais pour Montréal. Le lendemain, j'obtenais la permission de voir mon fils. Oh ! quelle scène ! je pleure chaque fois que je me le rappelle. Je revoyais André, grand, bien fait, plein de vie ? Je devais peut-être m'en séparer pour toujours, car l'échafaud était toujours menaçant. Nous étions à parler de la famille décimée, de la pauvre Gabrielle, de ce pauvre Paul qu'il avait voulu venger, nous nous entretenions les larmes plein les yeux, moi, lui cachant le danger qu'il courait ; lui, défiant l'anglais de le faire pâlir devant la mort, lorsqu'un bruit de pas se fait entendre, une voix brusque me dit de m'éloigner. Paul allait subir son interrogatoire. Je le vis de loin entrer dans la salle où se tenaient ses juges. Il jeta un coup d'œil en arrière. La douceur et le calme étaient sur sa figure. Je me retirai abattu, mais remerciant Dieu dans mon malheur de m'avoir donné des fils dignes de leurs ancêtres. Trois jours se passèrent sans que je pus le voir. Le quatrième jour, j'étais entré désespéré chez l'ami qui m'avait donné l'hospitalité, et je tremblais d'apprendre la fatale nouvelle de l'exécution de mon fils quand la porte s'ouvre brusquement..... André libre était dans mes bras, André libre après avoir été à deux pas de l'échafaud, André que j'embrassais et que j'étreignais dans mes bras.

Il nous raconta l'interrogatoire qu'il avait subi, l'étonnement des juges en face de tant de jeunesse et de tant de courage, et sa mise en liberté après une délibération de quelques jours.

Hélas ! notre joie fut de courte durée et passa comme un vif rayon de soleil entre deux orages. Il n'avait pas eu la force de supporter tant d'émotions diverses. Le soir même de sa délivrance, en racontant les péripéties du drame sanglant dont il fut un des plus courageux acteurs, et en exprimant la joie qu'il avait d'aller embrasser sa mère affaiblie par la douleur et de reprendre le saint habit qu'il avait quitté, ce soir-là il tomba soudainement entre mes bras frappé par une maladie mortelle. On envoie

quérir un médecin. Oh ! désespoir ! le médecin tout bas le condamne. Un prêtre arrive, c'est le curé de V. Une affaire l'ayant appelé à Montréal, il venait saluer mon fils et s'appretait à retourner avec nous. Ce fut lui qui prépara mon fils à la mort et le munit de tous les secours de la religion. La triste, mais sainte cérémonie accomplie :

— O partez, lui dis-je, allez à V., et si Marie peut entreprendre le voyage, qu'elle vienne en toute hâte ; mais, je vous en conjure, cachez-lui la vérité, car elle mourrait.

— Oui monsieur le curé, reprit André d'une voix haletante, dites à ma mère que je veux la voir.

Le curé part pour V., André a une syncope. Je cours chez le médecin, j'arrive.... Fatalité ! il était mort ! mort en demandant son père et sa mère.

X

Vous comprenez mon désespoir, celui de sa pauvre mère qui toute malade qu'elle était avait entrepris le voyage pour revoir son fils que son instinct de mère lui disait en danger. Elle arrive heureuse et fière d'embrasser son André. Le crêpe qui pendait à la porte lui en dit plus que les paroles et elle s'évanouit.

Le ciel nous avait retiré les trois enfants qu'il nous avait donnés. Il nous avait ôté la consolation de recueillir leur dernier soupir. Il les avait enlevés à la fleur de l'âge où tout est espérance et rien n'est désespoir, condamnant Gabrielle à être victime de l'amour et Paul et André martyrs de la liberté.

Nous vendîmes quelques jours après notre propriété de V., et pour fuir autant que possible les douloureux souvenirs qui nous obsédaient pour ne conserver que les plus doux nous avons acheté cette maison, et seuls nous méditons à loisir sur les desseins de Dieu, adorons sa puissance et bénissons sa volonté.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je déteste les procès et j'abhorre l'anglais ? Les procès ont dispersé la famille, les anglais l'ont décimée. Ils ont été les bourreaux de nos enfants et les artisans de notre douleur. Ils nous ont enlevé Gabrielle, notre consolation, André, notre espérance et Paul notre soutien, nous laissant seuls au milieu de tant de déboirs, de tant de souvenirs cruels, nous privant de l'amour de nos enfants et du repos accordé à la vieillesse.

J'ai quatre-vingts ans, ma bonne Marie, cette compagne fidèle qui m'a aidé à porter ce fardeau de nos douleurs, en a soixante-quatorze. C'est l'âge où Dieu a l'habitude de nous rappeler à lui. Aussi nous le prions chaque jour de nous emporter de cette terre où le souvenir des joies et des beaux jours se perd au milieu des catastrophes sans nombre qui ont marqué notre vie. Quel bonheur peut avoir un vieillard survivant à tous ses enfants. Oh ! ajoutait-il en terminant, Dieu vous garde des procès et des anglais, et si vous faites le bien vous serez heureux.

Ce récit l'avait épuisé. L'émotion m'avait gagnée et je me demandais quelle récompense là-haut serait assez grande pour ces vieillards frappés sans cesse dans leurs affections et toujours résignés à la volonté suprême.

Je m'étais levé. La tempête était terminée et un rayon de la lune faisait miroiter la neige qui s'était amoncelée sur la fenêtre. Je fis atteler la voiture et malgré les réitérations de ces vénérables gens qui voulaient nous garder jusqu'au lendemain, malgré la neige qui encombrait la route, je leur donnai une franche poignée de main, en leur glissant quelques pièces d'argent, les seules que contenait

ma bourse et je partis. Il était une heure et demie du matin. Nous avions trois lieues à faire et cependant la route me parut courte, car je repassais en moi-même le récit du vieillard en me promettant bien de l'écrire pour n'en pas trop perdre la mémoire.

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, février 1873.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

—Jean Cornbutte, dit-il, en s'avancant vers le vieux marin qui entrait, je suis des vôtres; les causes qui pouvaient m'empêcher d'embarquer ont disparu, et vous pouvez compter sur mon dévouement et mon zèle.

—Je n'avais jamais douté de vous, Vasling, répondit Cornbutte, en lui prenant la main avec force. Marie! mon enfant! appela-t-il à voix haute.

Marie et Penellan accoururent aussitôt.

—Nous appareillerons demain au point du jour avec la marée tombante. Ma pauvre Marie, voici la dernière soirée que nous passerons ensemble!

—Mon oncle! s'écria Marie en tombant dans ses bras.

—Dieu aidant, je te ramènerai ton fiancé.

—Oui, nous retrouverons Louis, ajouta Vasling.

—Vous êtes donc des nôtres? demanda vivement Penellan.

Oui, mon vieil ami, répondit Jean avec chaleur.

—Oh! oh! fit le breton d'un air singulier.

—Et ses conseils nous seront bien utiles; car il est habile, audacieux, entreprenant; n'est-ce pas Vasling?

—Mais vous-même, capitaine, répondit Vasling, vous nous en montrerez à tous; il y a encore en vous autant de vigueur que de savoir.

—Merci, mon ami; au revoir. A demain. Veuillez vous rendre à bord, et prendre les dernières dispositions. Au revoir, mon vieux Penellan.

—Au revoir, capitaine.

Le second et le matelot sortirent ensemble. L'oncle et Marie demeurèrent en présence l'un de l'autre. Bien des larmes furent répandues dans ces tristes adieux. Bien des douleurs se confièrent les unes aux autres. Jean Cornbutte, voyant Marie si désolée, résolut de brusquer la séparation, en quittant le lendemain la maison sans la revoir. Aussi, ce soir-là même, lui donna-t-il son dernier baiser d'adieu. Il regagna sa chambre, et à trois heures du matin, il fut sur pied.

La *Jeune Hardie* roulait déjà à pic sur ses ancres. Ce triste départ avait attiré sur l'estacade bien des amis du vieux marin. Le curé, qui devait bénir l'union de Marie et de Louis, vint donner une dernière bénédiction au courageux navire. Les rudes

poignées de mains furent silencieusement échangées; et Jean Cornbutte monta à bord. L'équipage était au complet. Vasling donna les derniers ordres; les huniers furent largués, et le navire s'éloigna rapidement par une bonne brise de N.-E., tandis que le curé, debout au milieu des spectateurs agenouillés, remettait ce voyage entre les mains de Dieu.

Où va ce navire? Il suit la route fatale sur laquelle se sont perdus de pauvres naufragés! Il n'a pas de destination certaine; il doit s'attendre à tous les dangers, et savoir les braver sans hésitation. Dieu seul sait où il lui sera donné d'aborder. Dieu le conduise!

III.

A cette époque de l'année la saison était favorable; le vent tenait bon, et l'équipage put espérer arriver promptement sur le lieu du naufrage.

Le plan de Jean Cornbutte se trouvait naturellement tracé: il devait relâcher aux îles Setland et Feroë, où le vent du nord pouvait avoir porté les naufragés; puis, s'il acquérait la certitude qu'ils n'avaient été recueillis dans aucun des ports de ces parages, porter ses recherches au-delà de la Mer du Nord; fouiller toute la côte occidentale de la Norvège, et pousser jusqu'à Bedoën, le lieu le plus rapproché du naufrage.

André Vasling pensait, contrairement à l'avis du capitaine, que les côtes de l'Islande devaient plutôt être explorées; mais Penellan fit observer que, lors du naufrage, la bourrasque venait de l'ouest; ce qui, tout en donnant l'espoir que les malheureux n'avaient pas été entraînés vers le gouffre du Males-trom, permettait de supposer qu'ils s'étaient jetés à la côte de Norvège.

Il fut donc résolu que l'on suivrait cette côte aussi près que possible, afin de reconnaître quelques vestiges de leur passage.

Le lendemain du départ, Jean Cornbutte, la tête penchée sur une carte du littoral, en pointait avidement les moindres sinuosités.

Il restait abîmé dans ses réflexions, quand une petite main s'appuya sur son épaule, et une douce voix lui dit à l'oreille:

—Ayez bon courage, mon cher oncle.

Il se retourna et demeura stupéfait. Marie l'entourait de ses bras.

—Marie! ma fille! à bord! s'écria-t-il.

—La femme peut bien aller chercher son mari, quand le père s'embarque pour sauver son enfant!

—Malheureuse Marie! comment supporteras-tu nos fatigues? comment aborderas-tu nos dangers? Sais-tu bien que ta présence peut nuire à nos recherches?

—Non; mon père; car je suis forte, croyez-moi.

—Qui sait où nous serons entraînés, Marie! Vois cette carte: nous approchons d'insurmontables périls, auxquels vous échapperons à peine, nous autres marins endurcis à toutes les fatigues de la mer! Et toi, faible enfant!...

—Mais voyez donc, mon oncle, je suis d'une famille de marins: je suis faite aux récits de combats et de tempêtes. Je suis près de vous, et de mon vieil ami Penellan!

—Penellan! fit Jean Cornbutte.

Penellan était aux aguets. Il entra.

—Penellan, il n'y a pas à revenir sur ce qui est fait; mais, souviens-toi que tu es responsable, aux yeux de mon fils, de l'existence de Marie.

—Soyez tranquille, répondit Penellan avec assurance; la petite a force et courage. Elle nous servira d'ange pendant le voyage. Et puis, capitaine, vous connaissez mon idée; ce qui est fait est fait, et tout est pour le mieux dans ce monde.

La jeune fille fut installée dans une cabine, que les matelots disposèrent pour elle en peu d'instants, et qu'ils rendirent aussi confortable que possible.

Huit jours plus tard, la jeune *Hardie* relâchait aux Setland, puis à Feröë; mais les plus minitieuses explorations demeurèrent sans fruit; aucun naufragé, aucun débris de navire n'avait été recueilli sur les côtes; la nouvelle même de l'événement s'y trouvait entièrement inconnue. Le brick reprit donc son voyage, après dix jours de relâche, vers le 10 juin. L'état de la mer était bon; les vents fermes. Le navire fut rapidement poussé vers les côtes de Norwège, qu'il longea, à une proximité dangereuse. Cette exploration dura plus de trois semaines, sans amener de résultat.

Cornbutte résolut de se rendre à Badoën. Peut-être apprendrait-il là le nom du navire naufragé, au secours duquel s'étaient précipités Louis Cornbutte et ses deux matelots. Le 30 juin, il jetait l'ancre dans ce port.

Là il apprit, qu'au milieu du flux et du reflux du Malestrom, qui conserve éternellement les épaves des navires naufragés, on avait trouvé une bouteille. Un parchemin y était renfermé, et contenait ces quelques lignes:

« Ce 26 avril, à bord du *Westfield*, après avoir été accostés par la chaloupe de la *Jeune-Hardie*, nous sommes entraînés par les courants vers les glaces! Dieu ait pitié de nous! »

Le premier mouvement de Jean Cornbutte fut de remercier le Ciel, il se croyait sur les traces de son fils!.. Il résolut de pousser ses recherches jusqu'aux dernières limites dans le Nord.

Le brick la *Jeune Hardie* fut mis en état d'affronter les immenses périls des mers polaires. Fidèle Misonne le charpentier visita scrupuleusement la coque du navire; il l'assura que sa construction solide

pourrait résister au choc des glaçons; il fit embarquer le bois nécessaire à la construction de traîneaux pour courir à travers les plaines de glaces.

Par les soins de Penellan, qui avait déjà fait la pêche de la baleine dans les mers arctiques, des couvertures de laine, des vêtements fourrés, de nombreux mocassins en peau de phoque, furent embarqués à bord.—Jean Cornbutte augmenta, sur une grande proportion, ses approvisionnements d'esprit-de-vin, de bois et de charbon de terre, car il était possible que l'on fût forcé d'hiverner sur quelque point de la côte groënlandaise. Il se procura également, à grand prix et à grand-peine, une certaine quantité de citrons, destinés à prévenir ou guérir le scorbut, cette terrible maladie qui décime les équipages, surtout dans les régions glacées. Toutes ses provisions de viandes salées, de biscuits, d'eau-de-vie, augmentées dans une prudente mesure, commencèrent à remplir une partie de la cale du brick, car la cambuse n'y pouvait plus suffire. Le capitaine se munit également d'une grande quantité de pemmican, préparation indienne, qui concentre beaucoup d'éléments nutritifs sous un petit volume.

D'après ses ordres, on embarqua à bord de la *Jeune Hardie* et l'on installa les scies destinées à couper les plaines de glaces, les piques et les coins propres à les séparer; il se réserva de prendre, sur la côte groënlandaise, les chiens nécessaires pour ses traîneaux.

Tout l'équipage fut employé à ces préparatifs et déploya une grande activité; les matelots Aupic, Gervique et Gradlin, suivaient avec empressement les conseils du timonier Penellan, qui, dès ce moment, les engageait à ne point s'habituer au feu et couvertures de laine, car, bien qu'on fût au mois d'août, la température s'abaissait, sous ces latitudes élevées au-dessus du cercle polaire.

Penellan observait, sans en rien dire, les moindres actions du second, André Vasing; cet homme, Hollandais d'origine, venait on ne sait d'où, il était bon marin du reste, et avait fait deux voyages à bord de la *Jeune-Hardie*. Penellan ne pouvait lui rien reprocher; le second lui semblait seulement trop affairé auprès de la jeune Marie, et il résolut de le surveiller de près. Grâce à l'activité de l'équipage, le brick fut appareillé vers le 16 juillet, quinze jours après son arrivée à Bodoën; c'était heureusement l'époque favorable pour tenter des explorations dans les mers arctiques; le dégel s'opérait depuis deux mois, et les recherches pouvaient être poussées plus avant. Le brick la *Jeune-Hardie* se dirigea en droite ligne sur le cap Bremster, situé sur la côte orientale du Groënland, par le 70^e degré de latitude.

(A continuer.)



LES FRERES TENEBRES.

(Suite.)

Il donna une violente saccade à l'autre bout de la chaîne qui vint en déchirant l'étoffe de sa scutanelle.

—Une paille ! balbutia-t-il ; et l'anneau brisé engagé dans le drap de mon vêtement !

William prit la chaîne à son tour, pendant que Bobby fermait les poings et disait l'écume à la bouche :

—J'ai acheté cette chaîne à Francfort-sur-le-Main, au numéro 3 de la Zeil. Je ferai le voyage de Francfort tout exprès pour arracher le cœur du marchand !

Ils se connaissaient trop bien pour qu'il leur fût possible de se tromper mutuellement. Ni l'un ni l'autre ne gardait de soupçon vis-à-vis de ce muet témoin : la chaîne brisée. Ce premier moment était tout entier à la consternation.

William mit un bout de la chaîne sous son talon et tira l'autre à deux mains de toute sa force : la chaîne résista.

—Il n'y avait qu'une paille....., murmura-t-il.

Son portefeuille était sur la table, tout prêt pour vérifier le compte. Il l'ouvrit, et se prit à lire d'une voix éteinte :

—Deux bank-notes de cinquante mille livres..... No. 1, Deux millions cinq cent mille francs !

—La banque d'Angleterre n'a tiré que cinq exemplaires de la planche, soupira Bobby, et nous en avions deux.

—No. 2, poursuivit le grand, deux bank-notes de mille livres.....No. 3, deux bank-notes de mille livres.....No. 4, deux bank-notes de mille livres.....

—Il y en avait cent, interrompit Bobby.

—Encore deux millions cinq cent mille francs !... No. 102, deux bank-notes de cinq mille livres.....

c'est après l'affaire de Venise.....No. 103, pour la même affaire, deux bank-notes de deux mille livres.....No. 104.....

Bobby se jeta sur le portefeuille, l'arracha des mains de William et le foula aux pieds furieusement.

—Nous avons des millions, pleura le grand qui s'affaissa en une sorte de folie ; des millions, des millions, des millions !.....

—Des millions, des millions, des millions ! répéta le petit en grinçant des dents comme un tigre.

Ils se regardèrent encore.

—Tuons-nous, dit Bobby froidement.

William prit le bol de punch à deux mains, et but le restant d'une seule lampée. Puis il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille et dit, lui aussi :

—Tuons-nous !

Mais Bobby avait déjà repoussé du pied son poignard. Il arpentait la chambre à grands pas. William se laissa retomber sur un siège. Il y eut un long silence.

—Frère, reprit enfin le petit, tu l'as dit tout à l'heure, nous avons souvent risqué notre vie pour quelques louis.

—As-tu un plan ? répliqua William, dont l'œil était calme et clair.

—De deux choses l'une, frère : ou le missel est sur le gazon à l'endroit où il est tombé, ou quelqu'un des hôtes de l'archevêque se l'est approprié.

—C'est juste.

—Il ne faut pas oublier en ce cas que le missel ferme au moyen d'un secret qui défie l'habileté du serrurier le plus habile.

—J'y songeais.

—Nous avons deux parties à jouer : une au salon de verdure, l'autre dans la chambre à coucher de celui—quel qu'il soit—qui a eu le malheur de trouver le missel.

Ils se prirent par la main et dirent ensemble tout bas :

—Celui-là est un homme mort !

XII. LE LEVER DE M^{me} LA PRINCESSE.

Un peu avant le jour, les chiens du château de Conflans hurlèrent. Il était écrit que cette nuit serait toute d'agitation pour les hôtes de la maison archiépiscopale. Vers quatre heures du matin, deux hommes—un grand et un petit toujours—escaladèrent les murailles du parc et pénétrèrent dans les bosquets. Ces hommes portaient des costumes d'ouvriers. Tous deux étaient abondamment armés sous leurs blouses. L'aube, en se levant, les trouva dans cette clairière où la nuit avait surpris, la veille, les convives de Monseigneur de Paris : le salon de verdure. Tous deux rampaient sur le gazon, cherchant avec leurs mains dans l'ombre.

—Nous ne trouverons pas, dit le grand qui se releva tout à coup.

—Pourquoi cela ? demanda le petit.

—Parce qu'un autre nous a prévenus.

—Qui te fait penser ?.....

—Oriente-toi, maintenant que la nuit devient moins noire, reprit William. Je suis ici précisément à la place que tu occupais au moment où finissait mon histoire, et j'ai sous moi l'endroit où le missel est tombé.....

—A dû tomber.

—Est tombé, répéta le grand.

Il montra du doigt le gazon à ses pieds. Le petit s'approcha, se mit à genoux et se pencha vers l'endroit désigné. Il vit parfaitement le gazon froissé, et sous le gazon le sol même entamé par le choc d'un objet carré, aux arrêtes vives et coupantes. Il se releva aussitôt, et les deux frères, sans mot dire, se dirigèrent vers la muraille du parc. La première partie était jouée et perdue restait à engager la seconde.

En arrivant auprès du mur de clôture, William s'arrêta tout à coup, disant :

—Un autre que nous est venu cette nuit.

Bobby examinait déjà avec sa sagacité de sauveur une portion de la muraille dont la tapisserie de lierre était déchirée. Les cassures des poutres n'avaient pas eu le temps de jaunir, et les feuilles pendaient encore toutes fraîches.

—Un lambeau de drap ! s'écria-t-il.

—Drap fin, dit William ; cela n'a jamais appartenu au vêtement d'un rôdeur de nuit. Voyons aux traces !

—Il y avait en effet des pas marqués sur la terre, humide de rosée.

—Un escarpin, dit encore William, presque un pied de femme !

Bobby se prit à grimper comme un chat au haut de la muraille, où un objet blanc se montrait.

—G. L. et une couronne de marquis ! s'écria-t-il en jetant un mouchoir de baptiste à William.

—Gaston de Lorgères ! murmura William. Pourquoi celui-là n'est-il pas sorti du château par la grande porte ?

Il escalada le mur à son tour, et tous deux, penchés, reprirent la route de Paris.

—Rien sous les blouses ? demanda l'employé de l'octroi.

William s'arrêta : une idée venait de traverser son cerveau. Prenant l'air à la fois innocent et fûté d'un malin du village, il dit, au lieu de répondre :

—Est-ce que vous êtes ici pour arrêter les voleurs ?

—Pourquoi cela, garçon ? interrogea le préposé en tâtant sommairement sa blouse.

—Parce que m'est avis que vous avez dû voir passer notre voleur.

Le préposé demanda, éveillé aux trois quarts, cette fois, par la curiosité :

—Quel voleur ?

—Le mirriflor qui a emporté le beau breviaire tout neuf de M. le curé, donc !

—Est-ce bien possible s'écria l'homme de l'octroi : comme tout se trouve !

Il dit cela d'un tel ton que la sueur en vint aux tempes de William et de Bobby. Leurs cœurs battaient. Ils dirent à la fois :

—Vous l'avez saisi ?

—Ça ne paye pas de droits, répondit le préposé avec fierté, et je ne suis pas un gendarme !

—Quelle heure était-il quand il est passé ? interrogea tristement William.

—Une heure après minuitet je dis qu'il doit être loin, s'il court encore !

Ce matin là, une vieille pauvre prit position dans la rue de Courty, non loin de la maison habitée par M. d'Arnheim, et un mendiant inconnu s'établit sur une borne, en face de la maison habitée par Mme. la princesse de Montfort. Ceci, bien longtemps avant qu'il ne fit jour chez Mme. la princesse, dont le sommeil se prolongeait en raison des émotions et des fatigues de la nuit précédente.

La première parole, en s'éveillant, fut pour s'enquérir de Gaston.

—M. le marquis, lui répondit sa femme de chambre, s'est déjà présenté trois fois pour parler à Mme. la princesse.

—Faites le prévenir, Justine. Je me sens faible et je n'ai pas le courage de me lever pour le recevoir. Qu'il vienne !

L'instant d'après, Gaston était introduit dans la chambre à coucher de sa mère.

—Mon cher enfant, lui dit tout d'abord la princesse, vous me connaissez et vous savez que je n'aime pas à gronder. Aujourd'hui, quand même j'aurais l'habitude de vous faire des réprimandes, je m'abstieudrais, car je veux avoir votre confiance, toute votre confiance. Il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire : j'ai deviné cela. Voulez-vous me faire votre confession ?

—De tout mon cœur, ma mère, répondit le jeune marquis en lui baisant tendrement la main. C'est précisément pour vous raconter mes petites affaires que j'avais pris la liberté de vous demander une entrevue ce matin.

—Alors, je vous écoute, Gaston, et je ne vous demande qu'une chose : c'est d'être franc avec votre mère qui vous aime.

M. le marquis rougit légèrement, mais il repartit sans hésiter :

—Vous pourrez vous plaindre de moi, madame, mais vous ne m'accuserez pas d'avoir manqué de franchise : je désire me marier.

—De ce premier coup, Mme. la princesse tressaillit sous sa couverture. Ce timide Gaston n'y allait pas, en effet, par quatre chemins.

—C'est-à-dire, répliqua la bonne dame, dont les sourcils se froncèrent malgré elle, que vous êtes un enfant, que vous êtes amoureux pour la première fois, et que vous devenez fou !

Il paraît que Gaston était cuirassé d'avance contre cette façon de discuter, car il se borna à porter de nouveau la main de sa mère à ses lèvres.

—Epouser une chanteuse !..... commença la princesse qui s'emflammait.

—Permettez, madame, l'interrompit Gaston très-doucement, veuillez permettre, je vous en prie. Si, dès le début, nous nous égarons à cent lieues de la question, je serai privé de vos excellents conseils qui tomberont nécessairement à faux. Je pouvais être un enfant, hier ; je penche à croire même que j'étais un enfant dans toute la force du terme ; mais je suis un homme aujourd'hui.....

La princesse sourit.

—Un homme, madame, répéta Gaston ; j'espère vous en fournir la preuve dans le courant de cet entretien.....Je suis amoureux, comme vous me faisiez l'honneur de le dire en second lieu : je passe condamnation là-dessus..... Quant à devenir fou, on dit que c'est le lot des esprits très-vifs et des imaginations brillamment surabondantes ; en mon âme et conscience, je me sens au-dessous de ce péril ; je ne suis pas assez bien doué pour devenir fou. Mon caractère froid, positif, et même prosaïque, a du moins cet avantage de me mettre à l'abri...

—Passons marquis, passons ! s'écria la princesse impatientée.

(A CONTINUER.)



DE MONTREAL A WASHINGTON.

J'ai cru qu'il ne serait pas hors d'intérêt pour les lecteurs de l'*Album* de connaître quelques-unes des grandes villes que j'ai eu l'occasion de parcourir tout récemment.

Ces quelques notes écrites à la hâte pourront servir aux touristes qui désirent faire une excursion chez nos voisins.

En quelques lignes, je leur indiquerai les places les plus marquantes dans chacune des villes que j'ai parcourues, le prix des routes et des pensions, et surtout, ce qui est le plus important pour les voyageurs, les hôtels où l'on trouve le confort sans payer des prix extravagants de cinq à sept dollars par jour ; ce qui arrive lorsqu'on ne sait pas choisir son hôtel en arrivant dans une grande ville étrangère.

Voici l'itinéraire que j'ai suivi pour faire un agréable voyage à travers dix des principaux états de l'Union.

Parti le trois septembre, accompagné de ma fille, nous prenons à neuf heures du matin les chars du Vermont Central, à la gare Bonventure, avec un billet pour Boston qui nous coûte à chacun onze piastres vingt-cinq cents, en argent américain, et une piastre cinquante extra à chacun pour les chars Pulman.

En laissant le Canada à St. Armand, nous quittons le terrain uni pour prendre les montagnes du Vermont, qui se succèdent sans interruption jusqu'à Boston. Aussi, quel magnifique coup d'œil, quel beau panorama varié à l'infini, se déroule sans cesse sous nos yeux. L'on arrive à Boston vers dix heures du soir, après avoir parcouru un espace de 335 milles à travers le Vermont, une partie des États du New-Hampshire et de Massachusetts.

Si vous voulez économiser votre bourse, choisissez ici, comme dans toutes les autres villes, un hôtel sur le plan Européen. Ça ne vous coûte qu'une piastre, ou une piastre cinquante cents par jour pour une bonne chambre dans un hôtel très-respectable, et vous mangez à la carte dans les restaurants. De cette manière, vous n'avez pas à retourner à votre hôtel trois fois par jour pour les repas. Vous mangez ce qu'il vous plaît, et vous vivez à meilleur marché que dans les grands hôtels et mieux servi. Au restaurant, l'on mange pour le prix que l'on veut y mettre, et l'on règle ce prix sur son appétit et sur sa bourse. L'on y mange bien pour une piastre cinquante cents à deux piastres par jour.

Il y a à Boston plusieurs grands hôtels qui ne sont pas sur le style Européen et où l'on paye de quatre à six dollars par jour, tel que le Tremont House, Américain Hôtel, Revere House, United-States, St. James, etc., mais à Wintrop Hotel, No. 34, Bowdoin st. vous avez une belle chambre meublée avec luxe pour une piastre vingt-cinq cents par jour, et vous êtes entouré d'une bonne compagnie.

La grande difficulté pour le voyageur réside dans l'embarras de trouver en arrivant dans une grande

ville qu'il ne connaît nullement, une maison confortable et dont la pension et le logement sont à un prix raisonnable, et en même temps fréquentée par une bonne société.

Boston, la capitale du Massachusetts et la métropole de la Nouvelle Angleterre, est située sur une péninsule à l'extrémité ouest de la baie de Massachusetts.

La population de Boston, y compris East Cambridge, Charleston, East et South Boston et Roxbury est d'à peu près 300,000, âmes.

Toutes ces villes sont unies avec Boston, les unes par des ponts, d'autres par des bateaux à vapeur, d'autres enfin, par des chars traînés par des chevaux.

Les principales places qui attirent l'attention des visiteurs sont : la Commune qui contient 75 acres y compris le jardin public. Rien de plus délicieux à voir que ces deux charmants parcs, ombragés de vieux chênes séculaires, parsemés de plantes et de fleurs de tous les climats.

Les Eglises sont en grand nombre, la plupart richement ornées. Il y a une dizaine d'églises catholiques.

Le State House, en face de la Commune, où l'on voit en entrant une belle statue de Washington, et tous les drapeaux qui ont été portés en guerre par les différents régiments du Massachusetts. Du dôme de cet édifice l'on a une vue magnifique de la ville et de ses environs.

Les autres principaux édifices publics sont la Bibliothèque, la plus considérable, je crois, des États-Unis, elle contient au-delà de 100,000 volumes, et un grand nombre de manuscrits, cette bibliothèque est en grande partie tenue par des Dames. Le Custom House, le Faneuil Hall qui est appelé le berceau de la liberté, le City Hall, le Massachusetts Medical College, le Harvard University dans Cambridge, fondé en 1636. Il y a dans cet établissement plus de cinquante professeurs et une bibliothèque d'à peu près 80,000 volumes, l'Athénœum renferme aussi une bibliothèque d'au-delà de 60,000 volumes.

Le Lowell Institute, l'Asile des Enfants, celle des Aveugles, les maisons d'Industrie, de Correction, de Réforme sont dans South Boston.

Les Théâtres sont aussi très nombreux et quelques uns très riches. Le Bunker-Hill, monument dans Charlestown, du haut duquel l'on a une vue enchanteuse de la ville et des alentours. L'on arrive au sommet de cette tour après avoir gravi un escalier de 300 marches. Mais ce que j'ai le plus admiré à Boston, c'est le superbe cimetière Mount Auburn dans Cambridge, près de l'University Harvard. Comme tous les autres cimetières que j'ai visité il est situé sur une éminence. Sur le plus haut sommet est une très belle tour en marbre blanc, d'à peu près 150 pieds de hauteur.

Mount Auburn est certainement l'un des plus beaux cimetières que j'ai vu, tant par ses riches mo-

numents que par ses lacs, ses allées, ses fleurs innombrables, ses arbres de tous les climats, ses plantes grimpances de toutes les variétés. Enfin ces mille petites choses qui font de Mount Auburn un des plus beaux cimetières des Etats-Unis.

Dans l'ensemble, Boston est une ville bien propre, élégamment bâtie. La plupart des maisons sont construites en briques, excepté dans les grandes rues commerçantes et dans les quartiers aristocratiques où les maisons sont en marbre et en granit. Les magasins sont nombreux, et beaucoup sont bien riches.

L'un des plus beaux est le magasin de Flovy qui a plus de 200 commis. Boston est amplement approvisionnée d'eau par d'immenses aqueducs qui donnent une eau très pure.

De Boston à New York l'on va par mer ou bien par le chemin de fer jusqu'à Providence, capitale du Rhode Island, à 42 milles sud-ouest de Boston. Cette ville a une population d'à peu près 40,000 âmes et est très manufacturière.

De Providence, l'on prend un bateau à vapeur qui nous conduit d'abord à Rocky Point, jolie place d'eau où il y a deux immenses hôtels remplis de touristes qui passent là la saison des bains. De là, l'on se rend à New Port, célèbre par ses bains de mer. New Port est situé dans la baie de Narragansett, à 30 milles de Providence. C'est une jolie ville d'à peu près 20,000 à 25,000 âmes. Mais dans la saison des bains, la population est doublée par la fine fleur de l'aristocratie américaine qui vient de toutes les parties de Etats, passer l'été ici jusqu'en Novembre. Ici, les potentats de la fortune louent des maisons au prix de quatre, cinq et six milles dollars pour l'été. C'est vers cinq heures du soir qu'il faut passer dans l'Avenue Bellevue si l'on veut voir défiler des centaines de carrosses trainés par deux et quatre chevaux : ces carrosses sont conduits par deux et trois laquais en grande livrée. A New-Port l'on prend le splendide steamer Bristol, vrai palais flottant, à neuf heures du soir, qui nous conduit à New-York durant la nuit. Le coût du trajet de Boston à New York est de six dollars, y compris la cabine pour la nuit et la distance de 236 milles.

New-York, la ville la plus peuplée et la plus commerçante de l'union, renferme à peu près 2,000,000 d'habitans y compris les villes environnantes et qui sont pour ainsi dire une continuation de New-York.

Cette ville est située entre la rivière Hudson d'un côté et de l'autre côté, par les rivières de l'est et d'Harlem, formant par conséquent un des plus vastes ports du monde. L'entrée de ce port est admirablement bien défendue par de puissantes fortifications, situées dans Gouvernors Island, Bedlow's Island, Staten Island, Long-Island et par la puissante Batterie sur le côté sud ouest de la ville.

New-York s'accroît tous les jours considérablement. La nouvelle ville est très-richement bâtie. La plupart des maisons sont en marbre et en granit, ayant jusqu'à sept et huit étages de hauteur. Les rues sont larges, surtout les avenues qui sont au nombre de douze y compris Broadway. Le commerce est immense dans cette grande ville et il est logé dans presque toutes les rues. Mais le plus imposant et en même temps le plus riche de ses

magasins est sans contredit le Palais de marbre des Mrs. Stewarts dans Broadway. Il a 152 pieds de front par 100 de profondeur et remplit le quarré de quatre rues. Douzes cent commis sont employés dans ce magasin.

Les Hôtels sont très nombreux et généralement bien grands. Les principaux sont Astor House, Delmamco's, Irving, Howard, St. Nicolas, Metropolitan, Prescott, St Denis, etc., dans Broadway, Fiafth Avenue Hôtel, dans la cinquième avenue, etc.

Tous ces hôtels chargent de quatre à six et sept piastres par jour. Mais si vous voulez économiser allez à French's Hotel, en face du City Hall, où à Sweny Hotel, dans la rue Bowery, où à St. Charles Hotel, dans Broadway. Dans ces trois derniers vous ne payez que un dollar où un dollar cinquante cents, par jour, suivant la beauté de la chambre, et vous allez manger au restaurant pour le prix que vous voulez y mettre.

Après être installé dans votre chambre et avoir bien mangé dans un bon restaurant, si vous désirez visiter la ville, rien de plus facile, car, malgré que cette ville soit immense, il n'y a pas le moindre danger de vous égarer, si vous faites attention à la distribution des rues qui sont toutes numérotées, depuis l'ancienne ville.

Ici comme à Philadelphie, Baltimore, Washington, Alexandria, etc., les noms des rues et les numéros sont sur les fanaux du gaz.

New-York est traversée dans toute sa longueur par douze grandes avenues numérotées depuis l'est à l'ouest, c'est-à-dire que la première se trouve à l'est de la ville et la douzième du côté de l'ouest. Les avenues sont coupées à angle droit par 143 rues qui sont aussi numérotées depuis un jusqu'à cent quarante trois.

Il n'en est pas ainsi de la vieille ville, dont les rues très nombreuses, sont tortueuses et étroites.

Les Omnibus se succèdent sans interruption et il en passe dans toutes les grandes rues excepté dans Broadway.

Pour bien voir New-York, il faut au moins quinze jours, je me suis empressé d'y voir les endroits les plus dignes de remarque.

J'ai d'abord visité les fortifications qui se trouvent dans les îles en face de la ville, ensuite dans la vieille ville, la Batterie qui contient onze acres de terrain au bout sud de la ville, le Castel Garden uni à la batterie par un pont. Le parc en face du City-Hall, contient aussi lui à peu près onze acres. Il est richement orné. Le City-Hall bâti dans le genre corinthien et Ionique, est en beau marbre et il a 216 pieds par 105. Dans la Chambre du Conseil l'on voit le fauteuil, le bureau et cinq tables qui ont servi à Washington lorsqu'il était président du premier congrès américain qui s'assembla dans cette ville.

A part le Central Parc, la ville renferme douze à quinze grands carrés, tous bien entretenus, bien ombragés, enrichis de fontaines et de statuts, représentant des célébrités américaines.

DR. J. A. L.

(A CONTINUER)

PENSÉES DIVERSES SUR LA FEMME.

(Recueillies pour l'Album.)

Soyez toujours bons pour la femme, elle est la mère, la sœur, la fille et la compagne sans laquelle la vie de l'homme serait intolérable.

La nature a dit à la femme : sois belle si tu peux, sage si tu le veux ; mais sois considérée, il le faut.

BEAUMARCHAIS.

Les hommes sont causes que les femmes ne s'aiment point.

LA BRUYÈRE.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre ; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

IBID.

A seize ans, une jeune fille préfère le meilleur danseur du bal, à vingt-deux celui qui parle le mieux, et à trente le plus riche.

Les femmes, en général, sont douées d'une sagacité, d'une sorte d'intuition qui n'appartient qu'à leur sexe.

Il faut toujours que la femme commande. C'est là son goût ; si j'ai tort qu'on me pende.

VOLTAIRE.

Rien ne remplace l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme ; on est oublié de ses frères, de ses amis ; on est méconnu de ses compagnons ; on ne l'est jamais de sa mère, de sa sœur ou de sa femme.

CHATEAUBRIAND.

Une femme qui n'est plus jeune et qui a perdu sa beauté, se considère comme un roi détroné.

Dans les romans de Mme Sand, les femmes ont toujours le beau rôle, le rôle supérieur et initiateur.

SAINTE-BEUVE.

Plus de douceur que de beauté
Me semble aux femmes nécessaire.

PANARD.

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme.

VOLTAIRE.

Le cœur de la femme est ainsi fait, que si aride qu'il devienne au souffle des préjugés et aux exigences de l'étiquette, il aura toujours un coin fertile et riant : c'est celui que Dieu a consacré à l'amour maternel.

A. DUMAS.

Les hommes supérieurs sont tous *les fils de leur mère*, ils en reproduisent l'empreinte morale aussi bien que leurs traits.

MICHELET.

L'amour, qui n'est seulement qu'un épisode dans la vie des hommes, est l'histoire entière de la femme.

MME DE STAEL.

L'instruction pour les femmes c'est le luxe ; le nécessaire c'est la grâce, la gentillesse, la séduction ; les femmes sont un ornement dans la vie, et la loi de tout ornement est de paraître fin, léger, délicat et coquet ; ce qui ne l'empêche pas d'être en cuivre ou en pierre, en or ou en marbre.

MME DE GIRARDIN.

C'est seulement quand elle souffre, qu'une femme peut savoir ce que vaut l'homme dont elle est aimée.

Quand les femmes manquent par les qualités du cœur, c'est bien peu de chose que le reste.

MME ST. LAMBERT.

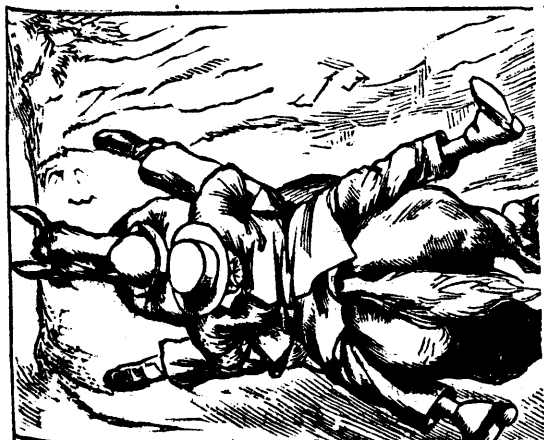
Les larmes dont les femmes sont fières, et qu'elles osent verser, sont la récompense des larmes qu'il leur faut cacher.

JULE ROSA.

MME DE GIRARDIN.



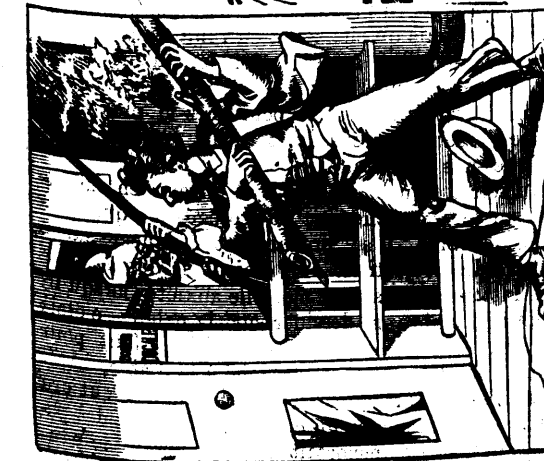
LE MEDECIN A LA CAMPAGNE.



Désagréable dans les côtes.



En route.



Manté e de réveiller le docteur quand on est pre-se.



Trop tard : le malade est mieux et lit l'Album de la Minerve.



On accout.



Plus désagréab e dans les descentes.

NOUVELLES DIVERSES.

Le Japon veut imiter l'Europe et l'Amérique en tout : l'année prochaine les Japonais auront eux aussi une exposition nationale.

Un chinois que l'effet de la neige a rendu aveugle s'est présenté dernièrement au bureau de police, à San Francisco, et a demandé qu'on lui accorde la permission officielle de se faire fusiller.

Voici la note qu'un mari malheureux adressa à sa femme avant d'avaler le poison qui mit fin à ses ennuis conjugaux :

Lafayette, Ind., 15 janvier 1873.

Madame,

Comme il est fort probable, s'il y a un enfer, que j'aurai le plaisir d'y rencontrer un jour votre aimable personne, d'ici à cette époque, j'oserai me compter au nombre de vos débiteurs retardataires, quitte à vous rembourser plus tard capital et intérêts.

WILLIAM TYSON.

MM. Diddle et Kæding, de San Francisco, ont reçu dernièrement de la Chine 50 caillies d'Asie qu'ils se proposent d'acclimater en Californie.

De Michelis, le compositeur italien, vient de faire représenter un opéra « L'Uomo, » d'un genre tout nouveau : tous les rôles sont des rôles de femmes.

Les corsages et les coiffures Joséphine font fureur.

La dernière extravagance de la mode :

A la porte de beaucoup de salons à New-York, on voit à présent un paillason en seal-skin.

Jamais les new-yorkaises n'ont porté de velours comme cet hiver.

M. X...., un homme fort riche, est père de la plus jolie petite fille qu'on puisse imaginer. La bonne qui promène l'enfant tous les jours a inventé le moyen suivant pour se faire de petits bénéfices.

Elle va avec l'enfant revêtir, dans une misérable chambre qu'elle loue à cet effet, un costume déguenillé, se poste aux Champs-Élysées dans un endroit fréquenté, et fait chanter par la petite la *Femme à barbe* ou autre romance du même goût ; quand l'enfant a terminé, elle débute la formule traditionnelle :

— Ayez pitié d'une pauvre mère de famille et d'un pauvre enfant qui n'a pas de pain.

Hier, dit l'*Événement*, il y avait grand dîner chez M. X.... Au dessert, la petite se lève tout à coup, et elle s'écrie :

— Mesdames et messieurs, je vais vous chanter quelque chose, et d'une voix suave elle étonne :

Ohé ! Joséphine,
Arrêt' la machine, etc.

Tableau !

On l'interroge et l'enfant raconte naïvement l'emploi de ses après-midis.

UN LOUP-GAROU.—Grand émoi dans la paroisse de St. Jean de l'Isle d'Orléans il y a quelques jours. La cause de cette frayeur était les exploits d'un homme ou plutôt d'un monstre à face humaine, dont plusieurs avaient été témoins et quelques-uns victimes. Les mésaventures de chacun étaient le sujet des pourparlers de tous. On avait vu circuler le soir dans le village un individu d'une allure plus que sinistre, sa démarche n'était certainement pas celle d'un homme, et sa conduite et ses actes étaient ceux d'un suppôt de satan. Sur son compte se faisaient des conjectures à n'en plus finir ; on enchérissait sur les détails, les uns lui avaient vu à ses pieds des chaînes qu'il traînait avec fracas, les autres avaient été frappé *de loin sans doute* d'une éclaircie sortie de ses yeux, d'autres s'étaient aperçu qu'il avait des serres aux mains et aux pieds ; mais on était généralement d'accord sur un point, c'est que ce devait être un.....loup-garou. Cependant il y avait comme toujours parmi les discutants quelques sceptiques. Ce n'était pas à tort. On avait remarqué que notre homme avait des paroles qui dénotaient chez lui une faiblesse pour les biens de la terre. Ses apostrophes étaient du genre de celles-ci : « la bourse ou la vie, ta montre ou la vie, etc., etc. » Ce qui avait suffi à ranimer la confiance de quelques-uns.

Chaque soir, on avait à se raconter quelques-unes des noires actions de cet individu. Mais on se révolta le jour où on apprit qu'une femme bien connue du village était en proie à des crises nerveuses très-violentes depuis qu'elle avait eu l'infortune de rencontrer le monstre sur sa route, lorsqu'elle se rendait, à la brunante, chez un voisin. Ces sombres histoires avaient suscité la peur chez le plus grand nombre, mais heureusement avait réveillé chez quelques-uns le courage.

Un soir ces quelques braves se mirent en embuscade sur le grand chemin, et protégés de quelques touffes d'arbres, il se préparèrent à lancer sur le monstre des projectiles. Ils étaient là depuis quelques instants, dans une mortelle anxiété lorsqu'ils virent une ombre se dessiner sur la neige : c'était bien lui. En moins de temps qu'il en faut pour l'écrire, notre homme enharnaché à la diable, avait été terrassé. On ne partit que lorsqu'on l'eut cru mort. Le lendemain un cultivateur d'une des paroisses de l'Isle transportait à son domicile le pauvre diable qu'il venait de trouver enseveli dans la neige et à demi gelé. Le masque enlevé, on reconnut le sorcier.

Morale.—*Loups, gare où vous faites de vos coups.*

PIE IX.—Le pape recevait récemment en audience un certain nombre d'étrangers de distinction qui se trouvent actuellement à Rome. Les Anglais et les Américains étaient en majorité.

Le Saint-Père, selon son habitude, interrogeait chacun des assistants, lui demandant de quels pays il était, ce qu'il faisait. Il s'arrêtait volontiers près des dames qui, tremblantes, quelques unes confuses, répondaient en balbutiant à ses questions.

Il arriva près d'une jeune dame anglaise encore plus timide que ses compagnes, et lui demanda où elle était née. "J'ai vingt quatre ans, Saint-Père," répondit la *young lady* que son trouble avait empêché de comprendre la question de Sa Sainteté.

Le pape ne put s'empêcher de sourire : Je vous demande où vous êtes née.

La confusion de la jeune dame redouble, et c'est d'une façon à peine intelligible qu'elle balbutie :

"Priez pour moi, Saint-Père, je n'ai pas dit la vérité, j'ai vingt-neuf ans depuis quelques mois."

On pense si cette naïveté a amusé le Saint-Père.

Les nouveaux gérants de la *Tribune*, de New-York, ont acheté 51 actions de cette feuille, qu'ils ont payé au prix de \$11,000 par action, ce qui porte la valeur totale de cette propriété à \$1,100,000. Ils disent que c'est le prix le plus élevé qui ait jamais été payé pour un papier nouvelles. Cependant, cette somme n'est pas plus forte que celle qui a été donnée pour plusieurs journaux, et c'est un peu plus que la moitié de la valeur du *Herald*, de New-York. Avant l'incendie des actions de la *Tribune*, de Chicago, ont été vendues \$11,000. On croit que le *Evening Post*, de New-York, vaut plus d'un million de piastres, et le *Journal of Commerce* vaut plus que le *Post*, et le *Ledger* de Philadelphie, vaut encore davanta-

ge. Le *Democrate*, de Saint Louis, a été vendu récemment pour environ \$500,000, prix ridiculement réduit, ainsi que les acheteurs, MM. McKee et Houser, l'ont admis depuis.

Une excellente charge qui pour nous venir des rives de la Tamise, n'en a pas moins une saveur toute gaULOISE.

C'est une annonce relevée dans le *Times*.

"Toutes charmantes dames qui croient que c'est une absolue nécessité de porter une masse de faux cheveux en bâtissant à-dessus un chapeau à plusieurs étages, et qui complètent ce monument avec des brassées de fleurs et d'herbes printanières qui suffiraient à la nourriture d'une étable de bétail, sont priées très poliment, lorsqu'elles sont au théâtre, de joindre au derrière de leurs coiffures, soit le libretto, soit la partition, afin que les gentlemen qui sont assis derrière elles puissent suivre l'opéra qui se donne sur la scène."

Le modèle des oncles d'Amérique.

Le sergent Nigri, de l'armée italienne, a reçu avis du bureau des Affaires Etrangères, que son oncle qui vient de mourir à Lima, Pérou, lui a léguée toute sa fortune, se montant à \$19,000,000.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES.—Le président de la République, voulant reconnaître d'une manière particulière le courage et le dévouement de S. A. S. le prince Albert, prince héréditaire de Monaco, qui, lors de la guerre avec l'Allemagne, a offert spontanément ses services à la France, lui a conféré la croix de chevalier de la légion d'honneur.

LE CHAPEAU.

L'article chapeau — et je parle pour le moment de chapeu de femme — étant absolument enclavé dans les domaines de l'art, je n'ai trop rien à en dire ici, si ce n'est que les modistes confectionnent aujourd'hui des chefs-d'œuvre microscopiques qui réunissent toutes les conditions voulues pour procurer à nos élégantes une série de maux de dents et de maux d'oreilles.

Où sont les grands, les solides chapeaux de nos mères et de nos grand-mères qui étaient à ceux de nos jours ce que le bon gros parapluie rouge ou en cotonnade est à l'en-tout-cas,

Maintenant tout diminue, tout se fait petit sans cesser d'être arrogant. Et ce ne sont encore ni les vêtements, ni les chapeaux, ni les meubles qui sont les plus petits.

Laissons donc les fashionables recevoir mille et mille transformations entre les mains des modistes, et jetons un regard vers la grotesque coiffure dont les hommes se parent depuis longtemps.

Nos chapeaux, aussi incommodes que disgracieux, nous brisent le crâne. Ils menacent de résister à la

colère de tous les moralistes, et les anathèmes lancés par Raspail lui-même n'ont rien pu contre eux.

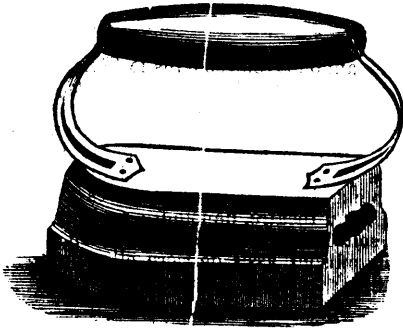
Puisqu'ils existent et persistent, parlons-en :

On choisira de préférence un chapeau léger et moelleux, qui ne casse pas sous la pression de la main, et dont le poil est doux, fourni, brillant et d'un beau noir.

S'il a reçu une averse, il faut le sécher, l'essuyer avec beaucoup de soin, en se servant pour cela d'un mouchoir ou d'un linge fin, et le faire sécher en le maintenant à distance devant un feu doux. Quand il est sec, on passe dessus à deux ou trois reprises un fer à repasser chauffé modérément, bien propre, et on le brosse tout autour avec une brosse douce.

On vend à la librairie de *La Minerve* un petit fer à repasser, une nouvelle invention américaine, qui se chauffe facilement sur un bec de gaz et qui peut servir non seulement à repasser les mille et petits chiffons des dames, mais aussi à repasser le plus

beau castor, lorsqu'il a été mouillé. La vignette suivante donnera une idée de l'ingénieux petit fer dont nous parlons.



VARIETES.

LES AVOCATS.

Un *attorney*, (espèce de procureur et d'avoué), qui mariait son fils, lui donna pour dot 500 l. st. (\$2,500), quelques petits procès ordinaires et un procès de chancellerie.

Deux ans après, le fils vint trouver son père et le pria de lui procurer d'autres affaires.

"Qu'avez-vous donc fait de celles que je vous ai données ?" lui demanda le père, d'une voix indignée.

—Je les ai terminées à la grande satisfaction de mes clients, répliqua le jeune homme, et ils m'en ont témoigné toute leur reconnaissance.

—Insensé que vous êtes ! s'écria le vieil *attorney*, de plus en plus furieux ; ce procès était dans ma famille depuis vingt-cinq ans, et il y fut encore resté le même nombre d'années, si je ne vous l'eusse pas donné. Allez ! je ne ferai certainement rien pour un sot tel que vous ! Terminer les affaires de ses clients ! quelle folie !"

L'avocat d'une veuve, qui avait un procès de famille qui durait depuis quatre-vingts ans, dit un jour en plaidant devant M. le premier président de Verdun : "Messieurs, les parties adverses qui jouissent injustement du bien de nos pupilles, prétendent que la longueur de leur oppression est pour eux un titre légitime, et que, nous ayant accoutumés à notre misère, ils sont en droit de nous la faire toujours souffrir. Il y a près d'un siècle que nous avons intenté action contre eux ; et vous n'en douterez point, quand je vous aurez fait voir par des certificats incontestables que mon aïeul, mon père et moi, sommes morts à la poursuite de ce procès.—Avocat, interrompit le premier président, Dieu veuille avoir pitié de votre âme !" et il fit appeler une autre cause.

Un jour, maître Cazeneuve, célèbre avocat de Toulouse, se rendait d'ass-z mauvaise grâce au tribunal. Azor, son chien, avait eu la curiosité de le suivre au palais. M. Cazeneuve, qui ne savait rien refuser à son caniche, ne s'y était point opposé.

Arrivés au tribunal, Azor alla s'asseoir à l'extrémité du banc de la défense, et son maître se mit à plaider. Malheureusement, il advint que, entraîné par son éloquence, l'avocat éleva la voix. Azor, qui sans doute n'aimait pas le bruit, se mit à aboyer pour manifester son mécontentement.

Maître Cazeneuve suspendit son plaidoyer, et, s'adressant au chien :

"Azor, lui dit-il fais-moi le plaisir de te taire."

Azor se tut. Mais il ne se tut pas longtemps. En effet, bientôt après, l'avocat s'étant livré à des considérations trop élevées pour les nerfs délicats d'Azor, l'animal aboya de rechef, et cette fois avec un tel entrain, que la défense ne fut plus libre. Alors l'avocat, impatienté, se tourna vers l'interrupteur et, avec des gestes d'ancien télégraphe :

"Enfin, Azor, lui dit-il, ça ne peut pas durer comme ça ; si tu veux plaider, plaide, ou laisse-moi plaider."

(A CONTINUER.)

REBUS.

